

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Raymond MILÉSI & Éditions *ARMADA* 2011
Couverture : Chandre

ISBN : 979-10-90931-00-8

1

Les charmes de Longuevie

« **B**EAUTÉ BLEUE ! m'exclamé-je : vous êtes exactement le genre de pièce montée que je rêvais d'admirer ici ! »

De toute sa hauteur, l'élégante me gratifie d'un examen express, réussit à me toiser à peu près comme si j'étais une tête de poisson dans le caniveau, puis reprend son déhanchement à bonne allure. Fasciné, je m'installe dans son sillage.

À Wangtzi, tout le monde ou presque a la peau jaune et le geste effacé. Une lointaine origine terrienne asiatique, allez savoir ! Ma géante, elle, a la peau vif azur et l'insolence des femmes de Song. C'est dire si elle ne risque guère de passer inaperçue ! Moi non plus d'ailleurs, avec mon visage pâle et mon mètre quatre-vingts...

Deux bonnes têtes au-dessus des promeneurs, elle entaille la foule chamarrée de ses luxueuses foulées, attentive à esquiver les sébiles des mendiants. Je me frotte les mains : à peine réglé le parking de *Lady Jane*, cette figurante au jeu de jambes hors du commun m'offre sur un plateau la preuve que j'ai eu le nez creux de démarrer mon enquête par Longuevie. À ma connaissance – vaste, merci – les natifs de Song, ceux du peuple

du moins, quittent rarement leur caillou. Sauf s'ils font partie de la suite du Daktar !

Le but de sa croisière ne fait bientôt plus de doute : j'en vois les tours d'angle se découper avec netteté par-dessus les toits. Du coup, je marque une pause, m'interrogeant sur la conduite à adopter. Mauvaise idée, car au même instant une vive douleur à l'arrière du crâne m'arrache à mes calculs. Je trébuche, évitant in extremis de m'étaler, ce qui déclenche l'hilarité d'un badaud au sens de l'humour discutable. Je contiens mon envie de lui enfoncer ses dents dans la gorge...

•

Une pomme. J'aurais dû m'en douter. Blanche-Neige et moi, outre un intérêt particulier pour les nains, nous partageons un sentiment d'une grande profondeur : nous ne supportons pas les pommes. Irrités que je les laisse tomber, ces fruits sans humour auraient-ils décidé de se venger et de passer à l'action ? Ils organisent la résistance active, avec mon crâne pour cible.

Je me masse la protubérance, lève les yeux. Rien de spécial en altitude. Il y a bien une fenêtre qui bâille au troisième... Peut-être que le projectile végétal vient de là ? Méprisons. Je vais pour m'emmenner plus loin, les nerfs à vif car cet incident m'a fait perdre de vue la divine à la peau turquoise, lorsque la scène recommence, avec le son en prime. Un deuxième fruit contondant déboule

soudain par l'ouverture que je viens de repérer, attestant l'origine du premier.

Cette fois sur le qui-vive, je bondis de côté. Inutile car la nouvelle pomme s'écrase dans un bruit mat à quelques pas de ma personne. Quant au son dont je parlais, il ne s'agit pas de l'impact mais d'un cri surgi des hauteurs, un cri de femme, qu'on peut traduire à vue d'oreille par : « *Oomî !* »

À une lettre près, ça donnait mon doux prénom numéro un dans cet univers. Je déniche sans tarder l'accès de l'immeuble, par lequel je m'engouffre aussitôt. Étrange, mais j'ai dans l'idée que la voix à peine entendue ne m'est pas inconnue... Me voici dans un couloir mal éclairé qui sent l'urine et la graisse froide, effluves du peuple laborieux qui se remplit et qui se vide. Un escalier se propose, je l'adopte. Les marches branlent à plaisir mais il en faut plus pour me dissuader. Je me tape les trois étages, trop curieux d'apprendre quel est le farceur qui épuise son comptoir en mon honneur !

•

Dès le palier, ce qui me tarabuste, c'est l'odeur, les odeurs plutôt. La joue collée contre le battant, je discerne un premier parfum puissant et discret, privilège des dames de la haute ! Je frappe histoire de me dédouaner, puis je tourne la poignée sans trop y croire. Pleine de bonne volonté, la

porte s'écarte. C'est là que, pour changer de fruit, je prends en pleine poire l'autre odeur.

Très reconnaissable celle-là : le fumet doux-reux, fade et dégueulasse du sang chaud... Je risque deux pas, l'œil fureteur. La fenêtre est restée largement ouverte, relevée sur son axe pour être exact. Je m'avance jusqu'à l'appui, me penche un bref instant. En bas, le morceau de pomme écrabouillé tient toujours le haut du pavé. Un quidam pressé et déguisé en Arlequin qui discutaille en jouant des bras avec son voisin pose justement le pied dessus : il se paie une glissade d'envergure et pousse un juron que je me refuse à transcrire. Je me marre une seconde en regagnant l'ombre du local. C'est bref, mais j'en ai besoin.

Sur une table basse trône le panier à fruits, à portée de main de la locataire qui me les a offerts à sa manière. Juste au-dessus de la belle endormie, une série de huit coupes à vin en verre ou en cristal, curieusement dissymétriques, s'aligne avec un soin méticuleux sur une étagère, chacune dans son box aux parois rembourrées d'une mousse épaisse ; deux niches sont orphelines. Je me demande ce qu'on peut boire de si précieux dans ces gobelets !

De son fauteuil, la jeune femme a dû enregistrer mon reflet dans le miroir en biais formé par la baie vitrée, ce qui l'a conduit à tenter de m'aver-tir. Exercice difficile du fait qu'elle est ligotée

serré à son siège, même si elle a réussi à se libérer le bras gauche. À force de me bombarder, peut-être serait-elle parvenue à ses fins si elle n'avait jugé bon d'accompagner sa tentative de la voix. Sûrement ce qui a causé sa perte. Enfin, moi, c'est dans ce style que je vois le scénario. *Quelqu'un* devait se trouver en compagnie de la lanceuse, à regarder ailleurs peut-être. L'appel aura été de trop.

J'oubliais de mentionner que la dame en question vient d'avoir la gorge tranchée de part en part d'un maître coup de rasoir. Son sang se déverse en glougloutant sur sa robe largement échancrée et dégouline jusqu'au plancher où une vilaine flaque est en train de prendre ses aises. Je m'efforce de ne pas y coller mes semelles. Un détail me chiffonne : si le mystérieux *quelqu'un* s'était sauvé d'ici, je l'aurais vu sortir en bas ou rencontré dans l'escalier, non ? Le troisième, c'est le terminus de ce clapier.

Triple idiot ! Alors seulement je remarque une autre porte, de la même couleur que le mur, mais tout de même ! Vous parlez d'un enquêteur ! Je sors mon laserjet, retiens mon souffle et me glisse contre la paroi, afin d'atteindre de biais l'ouverture si discrète. À force de tendre l'oreille, je finis par percevoir au-delà du cadre une espèce d'embryon de gémissement. Répétitif. Un temps d'arrêt : l'option la plus raisonnable serait de laisser

tomber l'expédition et de m'emmener du côté d'ailleurs, mais comme souvent je choisis le parti inverse. La nature !

Je shoote un superbe coup franc dans le battant, qui gicle « tambour lui-même » et, dans la foulée, me précipite dans la chambre attenante, l'arme haute.

Range ton épée Bayard ! L'occupant des lieux n'a pas les dents longues. Je le surprends recroquevillé sur un lit de dimensions imposantes où il ronfle avec conviction, en émettant çà et là entre les lèvres un petit cri avorté. L'arme remise dans une poche de mon blouson, je marche sur l'alité : il est maigre, plus que maigre, fagoté dans cette espèce de pyjama de cérémonie qui fait florès dans le quartier, les cheveux noirs, abondants et luisants, taillés au cordeau, le teint glauque et maladif, la bouille tellement hideuse qu'elle en paraît artificielle. Le bas du corps enfoui sous une couverture à la propreté douteuse, il exhale un drôle d'arôme qui me rappelle celui des vénérables bibliothèques ou des parquets cirés chez moi, quand les mères se tapaient encore ce genre de corvée.

Pour l'heure, la corvée, c'est de réveiller le bel endormi. Il présente sur la tempe une bosse de première catégorie qui ne lui a pas été livrée par un moustique, je vous le garantis. C'est peut-être suite à ce traitement de faveur qu'il a contracté la – comment dire ? – *bleuisse* (je ne peux pas parler

de jaunisse dans un coin où les types ont l'éclat du citron au naturel), sous l'effet de la trouille ou de la douleur. Ou des deux.

Un lavabo décoré par d'élégantes traînées calcaires agrémente la misère du local. J'y puise un godet d'eau que je vais gentiment lui flanquer dans la figure. Thérapie couronnée de succès. Le gisant bosselé se redresse, bat des paupières, m'avise, se recule aussitôt de dix centimètres – soit le maximum – et commence à claquer des dents. Je me décide à ouvrir les débats sur le mode plaisant :

— Salut la compagnie ! Bien dormi ? Un peu frais pour la saison, non ?

— ...

Pas réveillé. Pourtant mon implant-trado est branché et le sien également : la façon dont il roule les yeux m'apprend qu'il a reçu mon message. Une solide baffe adulte constitue un remède souverain en pareil cas : je lève la main pour donner suite, mais le maigrichon me fait signe de surseoir. Voilà qu'il se tapote le visage d'une manche puis s'empare d'un miroir à main posé sur une tablette à sa portée, jugeant prioritaire d'examiner ses traits avec soin. Un maniaque sans doute. En tout cas, il a l'air satisfait de ses observations. J'aurais pu lui confirmer que son hématome ne l'a pas rendu plus moche : la chose me paraît impossible.